

Louis Page

Souvenirs de tournage

Propos recueillis par Claude Lafaye

Louis Page, ancien assistant de Jean Cocteau sur Le Sang d'un poète, fut le chef opérateur d'Espoir. Voici son témoignage, recueilli par Claude Lafaye en août 1986 à Moret-sur-Loing, sur les conditions d'un tournage qui fut surtout une aventure.

Malraux faisait une tournée de propagande pour les Républicains. Negrin lui avait dit : « Si vous voulez faire quelque chose pour nous, je vous donnerai de l'argent. » Il a donc eu l'idée de faire un film. Pour Malraux, c'était sa forme de contribution à la guerre. C'est le seul intellectuel qui ait pris parti, *dès le début*, pour la République espagnole et qui ait combattu.

L'engagement

Il était très lié avec Corniglion-Molinier. Roland Tual était directeur de production mais il n'est jamais venu en Espagne. On a juste vu une journaliste qui était une amie de Josette Clotis. On a cherché un opérateur. Pierre Prévert m'a recommandé en disant : « C'est un type qui tourne dans toutes les situations, en extérieur, en intérieur, dans toutes les conditions, etc. » J'ai été convoqué. Il m'a fallu chercher une équipe. J'ai cherché un cameraman. Je voulais Alekan, mais sa famille ne voulait pas, ses parents ont jugé que c'était trop dangereux. Et c'est vrai qu'il y avait des risques. Finalement, j'ai un camarade qui a bien voulu venir (Thomas), à condition que je lui vende ma voiture au retour !

Je suis arrivé en juillet 38. Lui est reparti en octobre. Il était marié avec une Anglaise qui trouvait le temps long. Alors nous avons fait la connaissance d'un opérateur

espagnol qui avait fait des courts métrages. Je l'ai pris comme cadreur et quelques uns de ses copains sont venus.

Le matériel d'éclairage était très vieux et il y avait peu de personnel. A mesure que Franco avançait, les gens nous quittaient : un jour on avait deux électriciens, le lendemain personne. Ils avaient été appelés.

On n'était pas payé là-bas, mais à Paris. Ce qui fait que l'on ne savait pas si on l'était. Mais on restait avec Malraux et avec les autres. Malraux était de rapport sympathique et agréable, bien sûr. Je ne l'ai jamais vu en colère. Il riait souvent. Malraux, lui, évitait tout ce qui était journaliste, c'est sans doute la raison pour laquelle il habitait ailleurs. On habitait sur la Grand Via qui va des remblas à la cathédrale. L'hôtel était plein de journalistes. Aucun rapport avec nous.

On m'envoyait des colis parce qu'on pensait que nous mourions de faim ! Du lait condensé surtout, pour les enfants de Beringuer. Les acteurs, qui que ce soit, en s'habillant ou en se maquillant demandaient « qu'est-ce qu'on mange ? » La camionnette amenait la soupe de pois chiches et un peu de viande. Mais nous étions malheureux à cause de l'huile vierge de Catalogne.

Barcelone a été bombardée le jour de Noël 1938, en particulier notre avenue. J'ai mis ma femme entre le mur et moi pendant qu'on bombardait la place. C'était des bombes de 10/15 kg qui éclataient à un mètre du sol et ça causait évidemment beaucoup de dégâts d'autant qu'il y avait plein de monde. Les aviateurs étaient des italiens. Il n'y a eu qu'eux sur la catalogne.

Malraux ne parlait pas un mot d'espagnol. Il avait un assistant qui traduisait, Max Aub. C'est d'ailleurs lui qui a publié le scénario, en espagnol. Curieusement, il n'existe aucun exemplaire français. Tous perdus. Même celui de ma femme qui était venue pour me voir et qui, comme elle était script, a fait le métier par plaisir. C'était un beau scénario avec des tas de choses que l'on n'a pas pu faire. Malraux et Max Aub s'entendaient très bien. Malraux avait aussi Marion comme assistant qui lui avait dit qu'il fallait se méfier de la technique car il n'y connaissait rien. Il me laissait – à tous d'ailleurs – une liberté totale pour les images. Il a fait un fantastique travail de régie pour lequel il était pratiquement seul avec, tout juste, deux accessoiristes et un bon décorateur. Personne ne

parlait français. On parlait catalan. Le colonel du film avait été engagé parce que c'était un acteur de Barcelone mais il avait l'habitude de jouer des pantalonnades genre Palais Royal.

Un tournage mouvementé

Le vrai titre du film était *Sierra de Teruel*. On a changé de titre car celui qui l'a exploité a voulu se servir du succès du roman. Mais le film n'est plus exactement le scénario original. On modifiait au fur et à mesure des circonstances. Par exemple, il manque un tiers des dynamiteros. Manque de temps, manque de moyens. Par exemple, il nous aurait fallu des tanks pour une très belle scène : on transporte au bord d'un précipice une charrette pleine de dynamite. Les tanks passent sur la route juste en dessous. La voiture doit basculer mais elle est trop lourde. On se sert de l'âne et finalement tout part en même temps, la bête et l'attelage. Mais on n'a pas pu tourner ainsi en Espagne, c'est Villefranche de Rouergue qui nous a servi pour arranger cette scène. A cause de sa ressemblance avec le paysage espagnol. Dans la scène telle qu'elle existe la voiture chargée passe et on ne la voit plus. Et il n'y a pas de tanks.

Difficultés pour tout : quand les dynamiteurs sortent de la caverne, on avait besoin d'une mitrailleuse. Evidemment, on n'en avait pas. Alors on a mis des tireurs et on leur a demandé de tirer l'un après l'autre sur le même rythme pour imiter. Un jour, on filmait un village qui ressemblait à Teruel. Nous faisions du rase-motte avec l'avion, on tournait très bas. Tout à coup, Berlinguer se jette au fond de l'avion ; on était sous une escadrille de bombardement qui bombardait le village en dessous. On était pris entre les deux. On est rentré à Barcelone indemne.

La séquence de la voiture qui plonge sous le camion a été tournée en studio. C'est d'ailleurs moi le chauffeur. Malraux a passé la matinée dans tous les ministères, pour trouver les voitures pour transporter les acteurs. Un jour c'était oui, un jour c'était non. Cette voiture-là, personne n'a voulu la conduire. Les syndicats fonctionnaient déjà bien. Il y avait une autre scène que l'on a truquée. Le conducteur doit sauter en marche. L'acrobate engagé n'a pas voulu car il n'était pas acrobate de métier. Alors j'ai foncé sur le camion et me suis arrêté à temps, tout juste ! Le camion était au-dessus du capot.

Un jour, j'ai vu une dame Jeanne qui gouttait lentement. J'étais fasciné. J'ai dit : « Il faut l'utiliser. » On a fait un travelling sur les dynamiteros, qui monte et se termine en travelling sur la dame Jeanne. J'ai fait enregistrer le son de la goutte. On s'en est servi en contrepoint au canon à la sortie des dynamiteros.

Le premier bombardement du port a touché les dépôts d'essence. Il y eut une énorme fumée, Malraux voulait absolument que l'on tourne cela mais il fallait un avion et comme on n'a pas pu en avoir, on n'a pas tourné. Les éclats d'obus de la D.C.A. tombaient dans le studio, et cependant nous n'avons eu aucun blessé. On a tourné en studio et à Tarragone en extérieur. Là on a été très bombardé.

Retour en France

Le premier acteur qui se trouve dans la carlingue, c'est Raymond Maréchal. Ensuite, il est devenu mon assistant, puis perchman. Ensuite, pendant la guerre, il a pris le maquis et il a été tué en Touraine lors de sa dernière mission. Max Aub, Malraux, Clotis, le chauffeur et moi, on a tout perdu. On a voulu emmener l'avion que l'on avait construit exprès. C'est un ancien ouvrier de Bloch (qui n'était pas encore Dassault) qui l'a fait. Il était parti comme volontaire dans les Brigades Internationales et avait été blessé. Malraux le connaissait. Il est allé le chercher à la caserne et il nous a tout construit avec du contreplaqué et de la cellophane. On la mouillait et elle se tendait bien. Il fallait un ciel très bas. On avait un espace de 10 mètres. A chaque extrémité on a mis un rouleau vertical qui tournait autour. C'était trop grand et les portants se pliaient sous le poids, ce qui faisait que la toile glissait sur eux. Alors on a peint le ciel sur 20 mètres de toile et c'est le ciel au lieu de l'avion qui bougeait, en travelling.

Nous avons eu la possibilité de voir les rushes, mais avec retard. La pellicule partait en France par avion, Tual la réceptionnait, l'amenait au labo et la renvoyait. A la frontière, ça marchait sans problème, mais Air France a arrêté fin septembre 1938 parce que l'aérodrome de Barcelone était fermé. On a tourné jusqu'à l'entrée du général Mola et de ses tanks. Nous sommes partis à 5 heures du matin, Mola est entré à 11 heures.

Nous étions sur un aérodrome clandestin. On avait mis des voitures en balise. L'avion décollait sur les voitures ; c'était très difficile à faire, j'ai dû changer trois fois la lumière parce qu'on sortait sans arrêt du champ. On a terminé en France à Joinville avec une transparence. On avait envoyé la carlingue de Barcelone à Paris et le reste du matériel, lui, n'est pas arrivé, ni le nôtre, ni celui de Monjuich.

On tournait toute la nuit. Quand il y avait une alerte, il fallait tout débarrasser pour que la chasse parte et revienne. Il en fallait de la patience. Il n'y avait pas d'arc. Or il m'en fallait pour éclairer l'avion. On savait qu'il y en existait un à Alicante alors pour le chercher on a envoyé de Barcelone le seul bombardier du camp. Le pilote était ravi parce que la guerre ne lui disait pas grand chose. D'ailleurs il est parti à Alger avec son avion.

Pour l'éclairage, on visait à travers la pellicule pour estimer la lumière. Et c'était difficile à cause de la couche anti-halo. Il n'y avait pas de viseur. On visait avec un voile noir sur la tête à travers la pellicule. On utilisait ou le diaphragme ou l'obturateur. Le diaphragme augmente la profondeur du champ et la densité. Avec l'obturateur, ça grésille un peu. Le point lui ne change pas.

J'ai pensé que malgré tous les manques on pouvait monter le film. Malraux l'a monté avec l'aide technique de Georges Grace. Et c'est probablement à cause de cette nécessité de monter ce que l'on avait – et personne d'autre ne l'aurait fait parce que sur le plan technique ce montage est très en avance sur son temps. On monte comme ça aujourd'hui, depuis une dizaine d'années. A l'époque pas du tout. Un metteur en scène ordinaire n'aurait pas monté ce qui avait été tourné. Malraux a dit : « Si, on le monte. »

Ma femme est rentrée en novembre 1938 parce qu'il y avait des choses à régler au laboratoire. Le film s'est terminé sans script, sauf Josette Clotis que ma femme venait d'initier. Ce n'était pas très grave parce que l'essentiel était tourné. Le film fut terminé aux environs de juillet 38. Il a été question, pendant le tournage, de tourner une autre version aux Etats-Unis. Malraux a été même contacté, mais...

C'était passionnant. On a mille souvenirs parce que c'était notre film le plus difficile.